

NATURE, HUMANISME ET TECHNIQUE

L'émergence de la liberté selon Gaston Berger

Yvette Périco
Carpentras, France

Philosophe français né au Sénégal en 1896, Gaston Berger eut d'abord pour maîtres René Le Senne et Maurice Blondel, le philosophe d'Aix-en-Provence, qui l'incita à promouvoir le développement et les rencontres des Sociétés de philosophie de langue française. Berger demeure avant tout le philosophe en action, «l'industriel philosophe» qui a su conjuguer ses études sur le *cogito* de Husserl et son étrange carrière dans la CEOSE, une affaire marseillaise d'engrais. Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, artisan de multiples relations culturelles avec les Etats-Unis et l'Allemagne, directeur général de l'enseignement supérieur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, créateur du Centre d'Etudes prospectives, Berger ne cesse de faire en tous pays des communications nourries par le thème de sa vie: l'union permanente de la méditation et de l'action: «Elles se complètent, se superposent sans se combattre. Vanité de l'action sans base métaphysique. Danger de la pensée pure sans combat quotidien, sans engagement»¹. Il a invité maintes fois ses auditoires à considérer la nature selon cette double dimension.

La nature, qu'est-elle exactement? Une portion du monde que je perçois ou que je pressens, à demi voilée par les artifices de la technique? Mais la technique a surgi dès l'instant où l'outil a prolongé le bras. Il est vain d'«opposer la technique à la nature comme si elle ajoutait à la réalité des structures artificielles illégitimes»². La nature est un ensemble de phénomènes dont l'homme observe les causes pour les mettre en œuvre à la mesure de ses besoins ou de ses désirs. «Ici et là, rien ne se fait contre la nature, ni même sans son aide»³. La nature, ce sont ces vivants, ces choses pris dans la même trame d'existence que moi. Lorsque je prends un peu de recul par rapport à ma perception utilitaire, je reprends ma place dans la grande famille des êtres.

Dans cette portion de monde où il est engagé, où il côtoie et utilise la nature, chaque homme, à côté d'autres hommes, possède lui aussi une nature: nature raisonnable qui le distingue de l'animal. Mais Berger désigne cela par l'essence. Car chaque être humain a sa nature singulière, faite de son personnage social, de son caractère, noyau diversement coloré au gré de la vie de ses tendances, de ses aptitudes, de son histoire personnelle. Après

¹ Maurice Béjart, Gaston Berger, *La mort subite. Journal intime*, Paris, Séguier, 1991, p. 236.

² Gaston Berger, «Humanisme et technique», *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF, 1967, p. 150. Article extrait de la *Revue de l'Enseignement Supérieur*, 1 (1958).

³ *Ibid.*

avoir suivi Husserl sur la voie de la réduction phénoménologique, à la recherche d'un *ego* transcendantal, Berger, par la réduction caractérologique, dévoile en chaque être humain, à partir de situations concrètes, une nature qui n'est pas séparable d'une essence, c'est-à-dire d'une liberté. «L'homme n'a pas seulement une nature: il est une liberté [...]. Il y a une très grande différence entre l'homme-nature et l'homme-personne»⁴, être unique, irremplaçable avec lequel nous avons des rapports intersubjectifs.

En définitive, qu'il s'agisse de la nature comme portion du monde ou de la nature présente en tout homme singulier, aucune nature ne possède en elle-même sa propre suffisance, car elle n'est jamais un fragment isolable d'un tout. L'homme moderne «n'est plus dans la nature comme un sauvage dans la forêt immense. Ses actes, plus puissants, portent plus loin et tout ce qui se passe dans l'univers l'affecte»⁵. La nature, le monde, l'univers, c'est le théâtre d'une aventure pour chaque homme et pour un ensemble d'hommes, un milieu offert à leur action réciproque.

Chaque homme peut se situer diversement face à la nature et à sa nature selon sa liberté. La puissance est la tentation permanente de l'homme moderne, le rêve de Prométhée qui sommeille au fond de toute conscience. L'homme prométhéen ne se tourne pas avec amour vers une nature préexistante, il construit son édifice d'une manière autonome, il se prend pour un créateur, il fait la vérité, «il prétend que ses œuvres, parce qu'elles émanent de lui, sont la mesure du beau et du bien»⁶.

A quelles conditions donc la nature peut-elle favoriser l'émergence d'une authentique liberté? En 1959, un an avant sa mort, Gaston Berger, en un raccourci saisissant, résume sa démarche philosophique:

Je suis, je ne suis rien; Dieu existe; le monde est à faire. Cet ordre est essentiel. Faire le monde avant d'avoir pris conscience de notre manque d'être serait tyrannie. Oser tout entreprendre si l'Absolu ne rendait tout possible serait folie⁷.

Le monde est à faire. Plus que quiconque Berger a senti l'urgence de l'action des hommes, de leur coopération dans un univers en accélération, un univers devenu étrangement mobile. Notre civilisation, comme une voiture qui roule de plus en plus vite sur une route inconnue lorsque la nuit est tombée, sans phares, sans direction adaptée à sa vitesse croissante, ne sait où elle

⁴ G. Berger, «Le chef d'entreprise, philosophe en action» (conférence de 1955), *Prospective*, 7, Paris, PUF, 1961, p. 57.

⁵ *Ibid.*, p. 56.

⁶ G. Berger, «L'homme prométhéen» (conférence faite à Lima en 1951), *Phénoménologie du temps et prospective*, Paris, PUF, 1964, p. 96-97.

⁷ G. Berger, «Caractère et liberté», *L'homme moderne et son éducation*, *op. cit.*, p. 342. Reprise d'un article paru dans *Les Etudes philosophiques*, 1, 1959.

va. Construire un avenir humain, dans le monde de la technoscience, incite à faire des choix politiques et économiques dans une attitude prospective:

Voir loin... voir large... analyser en profondeur... prendre des risques... penser à l'homme... L'avenir n'est pas seulement ce qui peut arriver ou ce qui a le plus de chances de se produire, il est aussi dans une proportion qui ne cesse de croître, ce que nous aurons voulu qu'il fût⁸.

Construire l'avenir, c'est parachever la nature pour un monde plus humain. Il y faut un esprit d'équipe, de la lucidité, de l'imagination créatrice, du courage, de la générosité. Le 6 mai 1960, dans l'une de ses dernières conférences, Berger concluait après avoir évoqué le mythe de Faust:

Nous connaissons aujourd'hui beaucoup d'hommes qui, plutôt que de se mettre décidément au travail, manœuvrent ou implorant l'administration et les institutions, et espèrent en recevoir, toutes préparées, les nourritures qu'ils n'auront pas le courage de conquérir par eux-mêmes [...]. Le grand péché, c'est de recevoir sans donner, ou de travailler uniquement pour soi [...]. Nous ne devons pas ignorer la pesanteur mais l'utiliser, nous ne devons pas subir, mais faire, nous ne devons pas désertier les choses mais monter toujours plus haut en nous appuyant sur elles, nous ne devons pas nier la pente, mais la gravir⁹.

Gravir la pente, c'est donner un sens à l'aventure humaine de chacun en ce monde. Berger avait appris de son maître Maurice Blondel que l'action, si elle est toute de l'homme, dépasse pourtant infiniment l'homme. Agir librement avec d'autres hommes exige d'abord une relation personnelle à l'Absolu. Berger a perçu jusqu'à l'angoisse la nostalgie d'un Absolu qui seul pouvait donner sens à sa liberté.

Il faut dire si nous voulons servir l'Absolu dans le monde ou nous servir du monde en faisant de nous-mêmes un Absolu [...]. L'homme n'est ni libre ni responsable tant qu'il ne pose pas la transcendance de l'Absolu. [...] Méditer sur l'Absolu, c'est sentir nos limites et reconnaître la Norme hors de nous. C'est entendre un appel auquel il nous appartient de répondre¹⁰.

⁸ G. Berger, «L'attitude prospective», *Phénoménologie du temps et prospective*, op. cit., p. 270-275. Reprise de «Le monde en devenir», *Encyclopédie française*, t. XX, 1959.

⁹ M. Béjart, G. Berger, *La mort subite*. *Journal intime*, op. cit., p. 238-239.

¹⁰ G. Berger, «Valeur pratique d'une philosophie de l'Absolu», *Les Etudes philosophiques*, 3 et 4, 1946, p. 194.

L'Absolu et la Norme ne sauraient être perçus quotidiennement en toute clarté. L'homme d'action est souvent l'homme du compromis. Mais le philosophe peut tout de même chercher à éclairer la route. Il peut nous montrer que «le contentement n'est pas réservé à des êtres parfaits dont nous sommes infiniment éloignés [...] et que nous devons nous tenir pour comblés lorsque nous avons fait de notre mieux»¹¹.

«L'homme moderne à qui l'on parle beaucoup de liberté, la perd chaque jour un peu au profit de la puissance.» Pour perfectionner la nature, pour que l'homme ne s'y perde pas, sa liberté a besoin d'un élan vers des valeurs qui le dépassent sans être pleinement saisies. Pour Berger, l'humanité est l'expérience même d'une option. Ne point s'obstiner à se chercher dans la nature, mais d'abord s'en dégager, afin d'y instaurer l'ordre. Les hommes ne sont pas «les rouages d'une immense mécanique, mais les compagnons d'une grande aventure que nous devons courir ensemble»¹². Doublement préoccupée par les cadres de notre pensée et de notre action, nous concluons avec Berger: «Il ne faut pas moins de courage aujourd'hui qu'hier, mais il faut aussi un effort spécial de lucidité, et l'on n'est pas toujours certain d'avoir vu clair»¹³.

¹¹ G. Berger, «Le chef d'entreprise, philosophe en action», *L'homme moderne et son éducation*, *op. cit.*, p. 291.

¹² G. Berger, «Le fédéralisme», *L'homme moderne et son éducation*, p. 274. Reprise d'un article de 1956.

¹³ G. Berger, «L'inquiétude contemporaine», *Phénoménologie du temps et prospective*, *op. cit.*, p. 258. Reprise de «Le monde en devenir», *op. cit.*